

L'objet de cet article est de présenter l'histoire de la création d'une représentation du pouvoir de la République: l'image de la Semeuse. L'auteur explique ici le contexte de sa création, les causes de son succès et le sens symbolique et thématique de cette image. Notamment, il explique comment l'adoption de cette image est liée, à l'extrême fin du XIX^e siècle, au passage à un ministère à direction radicale qui met un terme au conflit larvé opposant les républicains les plus modérés aux plus radicaux sur l'usage du bonnet phrygien. Au-delà de cette histoire politique, il tente d'analyser les succès de l'image de la Semeuse en énonçant ses valeurs générales et symboliques (catholique?, féministe?, agrarisme?, pédagogie du progrès?).

La Semeuse

Maurice Agulhon

C'est bien la dernière représentation de la France! Comme chacun sait, le remplacement des monnaies nationales par l'euro a laissé à chaque pays membre le droit de graver sur les pièces de niveau intermédiaire (10, 20, 50 cents) une image historique qui lui soit propre. Le gouvernement de Lionel Jospin a choisi la célèbre Semeuse.

C'était un bon choix, notamment parce qu'il reconnaissait l'exceptionnelle popularité et l'exceptionnelle durée d'emploi de cette effigie. Objet d'une commande en 1895, acceptée par les Finances et mise en circulation comme pièce de monnaie en décembre 1897, choisie en outre pour effigie de timbre-poste dès 1902, elle a subi ensuite, comme toutes les autres images emblématiques de ce genre, des suppressions pour remplacement, mais jamais bien longues. C'est que, originale (nous le verrons), et pour cela préférée du public, elle était vite passée au rang de tradition, ce qui constituait une promesse de durée. Mais cette histoire mérite d'être dite avec plus de détails.

Il faut bien remonter à la Révolution française et notamment à son étape de 1792 (révolution parisienne du 10 août, Louis XVI emprisonné, élection de la Convention, République proclamée le 21 septembre). Le Pouvoir alors change de mains, il doit changer aussi de représentation (visuelle).

En régime monarchique, la principale représentation du pouvoir d'État consistait dans le portrait, l'image, du Roi.

Mais en régime républicain, comment « représenter » la République, cette idée abstraite, avec pouvoir collectif et partagé? La solution qui s'imposait était celle du langage allégorique,

Ci-contre :

La Semeuse lignée
Feuille de vente de 100 timbres
à 15 centimes
Louis Oscar Roty, 1903
Typographie
Paris, musée de la Poste, inv. Yv 130

autrement dit l'usage de symboles figurés empruntés à un « vocabulaire » conventionnel d'origine gréco-latine et codifié depuis des siècles. Dans ce « langage », les abstractions ont des corps de femmes, et se distinguent les unes des autres par les attributs qu'elles portent : balance pour la justice, faucille pour l'agriculture, miroir pour la vérité... et bonnet phrygien pour la liberté, etc. Aux anthropologues de dire d'où vient et comment s'explique cet usage sémantique de la féminité. Ce n'est pas notre compétence. Mais il fallait d'abord rappeler que c'est en puisant dans cette culture, qu'elle n'avait nullement inventée, que la première République française a fait entrer dans notre politique et dans notre histoire ces cohortes de femmes, ou plutôt de « déesses » ou de « Mariannes » (voire de « gueuses ») dont notre Semeuse est la meilleure survivante.

Un autre rappel d'histoire s'impose, celui du tumultueux XIX^e siècle. Comme chacun sait, l'idée républicaine et le régime républicain ont eu beaucoup de peine à s'imposer, contre trois monarchies successives. Ce que l'on sait moins, c'est qu'il a existé aussi des dissensions, parfois même des heurts, entre diverses sortes de républicains et de républiques. Et ce que l'on sait moins encore, c'est que ces conflits internes ont eu leur tradition symbolique : pendant quelques dizaines d'années, des environs de 1830 à ceux de 1880, l'aile la plus modérée (opportuniste, ou libérale, ou bourgeoise, comme on voudra dire) a voulu une République en femme d'allure solennelle et coiffée de lauriers ou d'autres feuillages à la manière des bustes de roi ou d'empereur, tandis que la République à bonnet phrygien avait la préférence des plus révolutionnaires (radicaux, socialistes, populaires, comme on voudra dire aussi).

Dans les débuts de la Troisième République, la Commune de Paris ayant beaucoup usé du bonnet phrygien, la République issue de la victoire versaillaise a éprouvé une méfiance renforcée contre ce symbole de lutte à caractère social.

Vient alors l'étape décisive, celle de la fin du siècle. Après 1880, la République, comme on dit, devient républicaine. Elle prend *La Marseillaise* comme hymne national et le 14 Juillet comme fête nationale, elle amnistie les Communards dans l'espoir de réintégrer la classe ouvrière dans le camp du pouvoir qui veut être celui de la générosité et du progrès.

La lutte entre la droite et la gauche du camp républicain, que le royalisme ou le bonapartisme ne menacent plus, peut se déployer au Parlement, de façon pacifique mais âpre et tenace. À côté de bien d'autres aspects, plus graves mais bien connus, cette lutte s'occupait aussi un peu d'imagerie ! Au pouvoir, les opportunistes semblaient s'accommoder des effigies monétaires et philatéliques sages (sans bonnet) héritées de la République de Cavaignac ou de Thiers, mais leurs opposants de gauche, radicaux et francs-maçons, luttaient pour exiger, selon le mot, « une vignette ayant le caractère véritablement républicain et moderne qui convient à notre gouvernement et à notre démocratie ». La périphrase désignait évidemment le bonnet phrygien, « véritablement républicain » (puisque choisi en 1792) et « véritablement moderne » (la couronne de lauriers étant présumée archaïque). La bataille fut complexe, concernant tantôt la monnaie et tantôt le timbre, et gagnée par étapes, en 1895, lors du bref passage au pouvoir d'un ministère à direction radicale (Léon Bourgeois, Berthelot, Paul Doumer aux Finances), accentuée en 1902 avec le ministère Combes.

La Semeuse est donc arrivée dans le cadre d'une victoire symbolique de fidélité révolutionnaire, ou d'authenticité républicaine (langages du temps), disons de gauche, pour dire vite et clair.

Mais point la Semeuse seule. Tout ce qui précède explique que Roty ait été dans le camp victorieux, celui du bonnet phrygien définitivement récupéré comme national, mais non pas son génie singulier, dont il faut parler maintenant.

La pièce de monnaie comme la vignette postale sont de toutes petites surfaces et appellent donc naturellement une République réduite à un visage. Il faudra qu'elle se distingue par la présence (ou l'absence) du bonnet phrygien, la forme même du bonnet (très enveloppant ou



écrasé dans la chevelure, bien droit ou « de travers »), l'orientation du visage (de face, ou profil à droite, ou profil à gauche), le charme de ses traits, etc. Toutes choses délicates à manier et même à déchiffrer. L'originalité de Roty, et sa hardiesse, a consisté à dessiner, en un si petit espace, un paysage : le soleil au fond (le soleil qui n'est, bien sûr, ni de droite ni de gauche, mais, qui en toute représentation, de Louis XIV à la géante de Bartholdi, vise à amplifier l'euphorie et la solennité), sous le soleil, un champ, et dans ce champ une femme en pied, et qui sème. C'est évidemment du fait de cette originalité forte que, très tôt, celle qu'on aurait dû appeler « la Marianne de Roty », comme on disait « la Marianne de Chaplain ou de Dupuy », a été désignée du nom de « la Semeuse ».

Car la Semeuse appartient aussi à l'histoire de la médaille. Roty était, bien avant 1895, connu comme un grand médailleur, pour avoir été l'un des premiers à utiliser la technique du « tour à réduire » qui permettait à l'auteur de sculpter le motif en dimension commode avant de passer, par une sorte de pantographe, à la dimension réduite définitive.

Le succès de la Semeuse à sa mise en circulation s'explique par là (« on se l'arrachait », c'était « une médaille de Roty pour 0,50 franc » !).

Avant de commenter la semaille et de nous interroger sur son caractère plus ou moins métaphysique, osons parler du charme de cette paysanne supposée.

On ne distingue pas ses traits, bien sûr ; on voit un corps et une silhouette. Or ce corps est remarquablement mince – qualité recherchée, comme on sait – et cette silhouette remarquablement animée : elle marche, et tout en marchant elle balance largement le bras pour puiser dans le sac, double mouvement complexe qui met mieux en valeur ou qui suggère mieux les courbes et les formes que ne le ferait une posture immobile. Que l'on ne croie pas surtout que nous mettions quelque complaisance à cette observation (bien discrètement) libertine. Nous ne l'aurions pas faite si nous n'avions pas découvert (sans le chercher, sans idée préconçue) qu'en ce temps-là les statues de la République de fabrication industrielle pour place publique se vendaient mieux, beaucoup mieux, lorsqu'elles étaient un peu dénudées et un peu déhanchées que

Esquisse de la Semeuse, fondue en bronze Médaille, 1886 Paris, fondation Roty

Monnaie de 5 francs, un essai (avers) Louis Oscar Roty, 1898 Argent Paris, musée de la Monnaie



Marianne
Jean Antoine Injalbert, 1889
Biscuit porcelaine dure
Charenton-le-Pont, mairie

lorsqu'elles étaient au garde-à-vous dans un péplum. Nous avons publié les chiffres ! Il est avéré qu'à la Belle Époque, dans le sérieux et la passion qui paraissent inhérents au domaine de la politique, l'attention au « sexy » était un peu plus présente qu'on ne le penserait.

Cela dit, séduisante ou pas, et c'est le principal problème, la Semeuse sème. Du blé peut-être, en hommage à l'agriculture ? Cela a été dit, par des commentateurs éminents, qui, rapprochant notre Semeuse de la République coiffée d'épis de blé (la Cérès) du premier timbre-poste français (1849), y voient le penchant ruraliste de notre ancienne République, aux dérives facilement conservatrices, et à la recherche de supports paysans et ruraux.

Cette interprétation est fautive, et même pour deux raisons. L'une, que nous avons rencontrée, est que la Semeuse était radicale, donc, à cette époque (1895), non ruraliste. L'agrarisme, l'enracinement rural étaient le fait de la droite conservatrice d'origine royaliste et, d'autre part, de la nouvelle droite républicaine qu'évoque le nom de Méline (opportuniste, disciple de Ferry, symbole des modérés dérivant vers la droite). Mais c'est contre ce ruralisme classé à droite que les radicaux se situaient, prônant encore le progrès, la ville et l'électricité.

L'autre raison est que si Roty avait voulu évoquer du blé réel (disons représenter l'Agriculture), il ne l'aurait pas fait semer par le bras d'une femme. Dans la réalité sociale, la semence était toujours le fait de l'homme, du maître ; les femmes travaillaient à d'autres besognes (ménage, garde des troupeaux, petit élevage, ramassage

des récoltes, etc.). Et dans la mythologie, l'allégorie, la symbolique, la figure féminine représentant l'Agriculture était toujours celle de la Moissonneuse, avec faucille et gerbe de blé. Aux sources de cette convention millénaire, il faut évidemment penser à une « vérité » remontant peut-être au Néolithique et consistant à trouver une analogie entre l'agriculture et la reproduction humaine.

Semer, planter sont des actes « évidemment » virils – recevoir le plant ou la semence, l'entretenir discrètement, lentement, longuement, puis le mettre enfin à la vie, c'est ce qu'ont en commun la Maternité et la venue de la Moisson, d'où le thème de la Terre-Mère, et son imagerie jusqu'à nos jours. On n'imagine pas un artiste d'autrefois représentant l'Agriculture, ou la Terre, autrement que par l'image heureuse de la moisson, du blé, de la nourriture, de la prospérité, de l'euphorie, de la saison d'été.

La Semeuse de Roty n'appartient donc pas à la mythologie champêtre. Son interprétation la plus politique et la plus moderne est bien la plus vraisemblable. Étant entendu que, de façon quasi officielle, la République a désormais la forme et l'apparence d'une femme avec bonnet phrygien et que, d'autre part, elle est fondamentalement progressiste, optimiste, éducatrice, elle ne peut semer que (encore une fois, comme on voudra dire) de l'idéal, ou des idées, de la propagande, ou des bons principes.

C'était d'ailleurs la lecture officielle. Le sujet, c'est le régime républicain, donc une femme à bonnet ; l'action, c'est éduquer, donc répandre.

Lorsque le ministre des Postes du ministère Combes décide en 1902 d'utiliser pour le timbre la Semeuse qui figurait depuis quatre ans en monnaie, il l'intitule « République en marche, semeuse d'idées et soleil levant ».

En vérité, il y avait bien deux thèmes, si l'on peut dire, dans l'air : le thème (banal) que la République française diffuse le bien et la métaphore de l'éducation comme semence jetée au vent. La semence comme thème ? On vénérât Victor Hugo, républicain et chantre de l'école, qui avait célébré « le geste auguste du semeur » (de blé réel, en l'occurrence, et par un homme, et même un vieillard, ce qui pour Hugo est encore mieux qu'un homme tout court). Un semeur figurait sur la page de garde d'une vie d'Étienne Dolet – une semeuse soufflant sur un pied de dent-de-lion, avec la devise « je sème à tout vent » annonçait à des dizaines de milliers de lecteurs la vocation culturelle de la librairie Larousse. En 1910 allait paraître le livre de lecture intitulé *Jean Lavenir* où l'on pourrait lire (récit d'un cadeau de Noël dans une humble famille) : « Le matin mon père me mit dans la main une belle pièce neuve de deux francs à l'effigie de la Semeuse, du grand artiste Roty. Avez-vous remarqué l'effigie de cette semeuse, plus belle que la plus belle image, avec son geste, souple et fort, ses cheveux dénoués flottant au vent, sa démarche pure et énergique, baignée dans les clartés du soleil qui monte à l'horizon ? Quelle admirable représentation de l'âme toujours jeune de notre France, infatigable semeuse de vérité et de justice à travers le monde ! » Mieux encore : heureuse fortune, il se trouve que nous possédons par héritage familial un exemplaire d'époque de ce *Jean Lavenir* (par Édouard Petit et George Lamy, Paris Librairie d'Éducation nationale, 18 et 20 rue Soufflot, au prix de 1 F 50) et pouvons admirer la Semeuse sur la couverture, comme si elle en illustrait le contenu essentiel ! Lavenir, ou plutôt l'Avenir, n'était-ce pas le siècle sur lequel le fameux soleil était en train de se lever ?

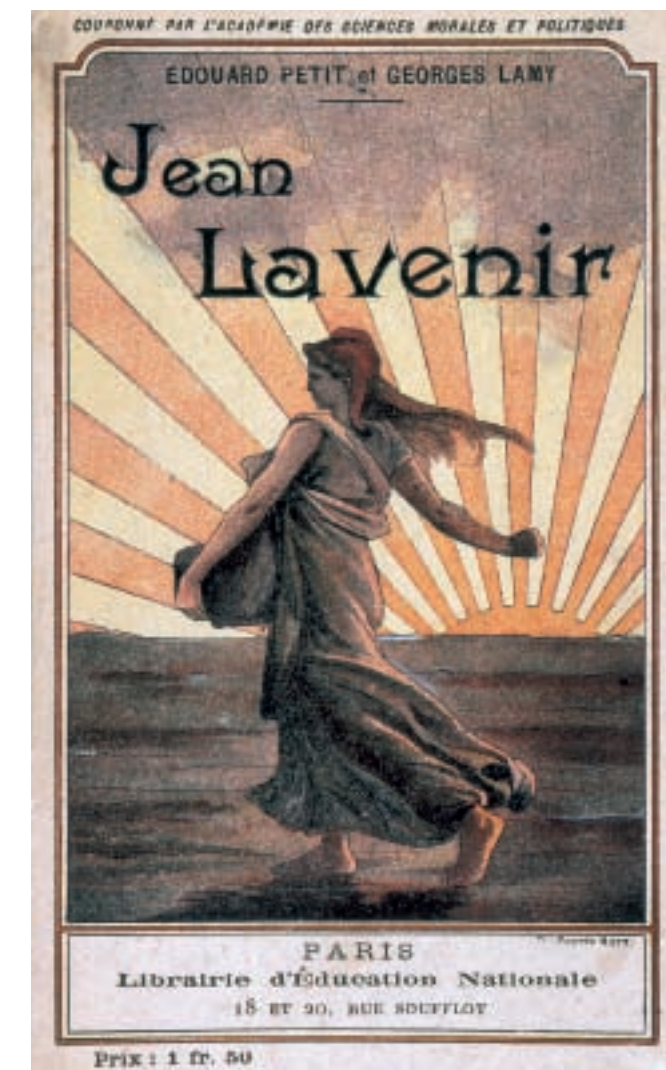
Qu'il s'agisse de raisons idéologiques ou de raisons esthétiques, le succès de la Semeuse n'est pas attesté seulement par l'usage récurrent qu'en firent la Monnaie ou la Poste mais aussi par une quantité exceptionnelle d'emplois dérivés, en affiches commerciales, publicitaires, caricatures politiques, voire objets utilitaires de fantaisie (boutons de veste...). Il n'y a pas de popularité vraie sans familiarité souriante.

Nos républiques ont bien changé depuis la Belle Époque, et même les idées, vertus, valeurs et principes de la République ont connu des formulations ou des définitions diverses. Mais la prétention de la France d'être une Nation républicaine, donc une Nation modèle et peut-être une Nation guide constitue bien jusqu'ici une constante. C'est bien pour cela que nous parlions tout à l'heure de bon choix, ou au minimum, de choix significatif.

Note de l'auteur : cette notice a bénéficié de quelques informations complémentaires dues à monsieur R. Roty, descendant de l'artiste, collectionneur et savant connaisseur de son œuvre.

Maurice Agulhon

Historien et professeur au Collège de France, Maurice Agulhon est spécialiste de la République et de la symbolique du pouvoir républicain. Membre depuis 1999 du Haut Comité des célébrations nationales, il est l'auteur de nombreux ouvrages dont *Marianne au combat. L'imagerie et la symbolique républicaines de 1789 à 1880* (Flammarion, 1979), *Marianne au pouvoir. L'imagerie et la symbolique républicaines de 1880 à 1914* (Flammarion, 1989), *La République de 1880 à nos jours* (Hachette, coll. « Histoire de France », tome 5, 1990), *Les Métamorphoses de Marianne. L'imagerie et la symbolique républicaines de 1914 à nos jours* (Flammarion, 2001), *Histoire et politique à gauche : réflexions et témoignages* (Perrin, 2005).



La Semeuse
Couverture de l'ouvrage *Jean Lavenir*, par Édouard Petit et Georges Lamy Louis Oscar Roty (d'après), 1910
Collection particulière